

—Je vous remercie de ce compliment, amiral, répondit froidement Laurent ; toutefois, je vous serai obligé de laisser de côté ces banalités. Je me sens trop au-dessus des éloges que vous pourriez m'adresser pour perdre un temps précieux. Nous nous servons, parce que nous avons besoin l'un de l'autre, parce que notre concours mutuel nous est indispensable !... La position des choses établie, allons au fait !... Je reviens, ainsi que nous en étions convenus, de sonder les dispositions de cinq à six capitaines des plus influents de l'association : je ne dois pas me dissimuler qu'elles sont des plus favorables à Montbars !... Si cet homme n'avait pour lui qui les immenses services qu'il a rendus à la flibuste, nous en viendrions à bout sans peine, car l'ingratitude est un sentiment que l'on n'invoque jamais en vain ! Malheureusement ! les Frères-la-Côte croient que Montbars seul peut leur donner la richesse, soutenir le fardeau de notre puissance ! Ils l'aiment par intérêt ! Il faut donc attendre encore et remettre l'exécution de notre projet à une heure plus favorable !

—Je m'étonne, monsieur Laurent, répondit l'amiral visiblement contrarié, qu'un esprit judicieux et hardi comme le vôtre se laisse abattre par la première difficulté qu'il rencontre, et renonce à la victoire avant même d'avoir combattu ! Tout en regrettant vivement votre concours, je n'en continuerai pas moins à poursuivre la réalisation de mes desseins ; des ordres précis m'empêchent de montrer de la tiédeur et d'éprouver un moment de faiblesse. Le désir bien arrêté de Sa Majesté est je vous le répète, de détruire la flibuste dans les Indes-Occidentales. La puissance de ces aventuriers qui grandit chaque jour et menace de prendre des proportions colossales, présence, avec raison, un véritable sujet d'inquiétude pour Sa Majesté ; elle craint que cette marine irrégulière, en finissant par se discipliner, ne devienne un instrument dangereux entre les mains de quelque nation ennemie. Les gens de la religion réformée ont déjà songé à répandre leurs hérésies sur cette terre de la liberté et à s'y créer un inviolable refuge.

Je ne reculerai donc devant aucun sacrifice d'hommes ou d'argent pour obéir aux ordres précis du roi. Quant à vous, monsieur Laurent, quoique j'ignore votre passé, que je ne sache pas même votre nom, le grand cordon de l'ordre dont vous êtes revêtu, me prouve clairement que vous cachez sous un humble et banal pseudonyme l'éclat d'une illustre naissance. N'est-il donc pas, pardonnez-moi l'expression, peut-être un peu vive que je vais employer, mais qui rend bien ce que j'éprouve, n'est-il donc pas honteux pour vous de vous voir sous la dépendance d'obscurs aventuriers, d'hommes de rien !... Réfléchissez un peu au changement de position que vous causerait le succès de nos plans : Possesseur de richesses immenses, disposant des forces que le roi ne veut pas laisser plus longtemps maîtresse des Indes-Occidentales, le plus vaste avenir vous est ouvert, l'Océan pacifique devient votre proie. Vos rêves peuvent s'élever jusqu'à la fondation d'un empire, d'un royaume. Une pareille perspective vaut bien quelques efforts. Je vous le répète, réfléchissez encore.

Le jour allait paraître, que l'amiral de Pointis et le beau Laurent causaient encore.

A l'air joyeux, à la parole animée du baron, il était permis de présumer qu'il avait fini par obtenir la confiance du flibustier, et que les plans de ce dernier lui paraissaient infaillibles.

—Amiral, dit Laurent voici le soleil qui se lève, il faut que je vous quitte. Ainsi tout est bien entendu, bien convenu entre nous.

Ne vous écartez en rien de la ligne de conduite que je vous ai tracée ; la moindre imprudence, le plus court moment d'oubli suffirait pour faire échouer notre projet. N'oubliez pas que les Frères-la-Côte sont de méfiants compagnons ; il est indispensable d'user avec eux de ménagements extrêmes... Quant à moi, assuré maintenant de la loyauté de votre concours,—puisque vous êtes dans ma dépendance,—je vous seconderais de toute mon intelligence, de toute ma popularité.

—Monsieur Laurent, répondit l'amiral qui se leva de son fauteuil pour reconduire le flibustier jusqu'à la porte, soyez persuadé que je ferai connaître à sa majesté Louis XIV la part active prise par vous dans la destruction de la flibuste... Je ne doute pas un instant que le roi ne vous tienne compte de votre belle conduite, et ne vous récompense de vos mérites.

Le beau Laurent haussa les épaules épaules d'un air de mépris.

—Ah ça ! baron, reprit-il, allez-vous me traiter maintenant comme si j'étais un agent subalterne, un traître de second ordre, quelque chose de niais et d'odieux tout à la fois ? Tudieu ! vous vous tromperiez étrangement. Moi, servir Louis XIV, allons donc ! Pour qui diable, je vous le répète, me prenez-vous ? Mes intérêts se trouvent momentanément mêlés à ceux de votre maître, rien d'étonnant que nous fassions, lui et moi, une alliance temporaire. M'accorder à moi une récompense ! Quelle charmante plaisanterie !... Sachez, monsieur le baron, ajouta Laurent avec une hauteur pleine de dignité, que Louis XIV ne pourrait, malgré toute sa puissance, me faire une proposition aussi élevée que celle à laquelle me donne droit ma naissance, et que j'ai volontairement abandonnée.

Laurent salua alors l'amiral d'une légère inclination de tête et sortit.

V

Dans le cours de la journée, une explication eut lieu entre le baron de Pointis et Montbars.

—Amiral, dit ce dernier, lorsque les aides-camp du baron se furent retirés, à présent que nous voilà seuls, je vais m'expliquer en toute liberté, en toute franchise. Je ne vous dirai pas, comme l'a fait Ducasse, de vous souvenir, si mes paroles vous blessent, que vous et moi nous sommes égaux, et que tous deux nous portons une épée... Nous ne sommes pas égaux ! Ce sont des ordres que je vais vous donner !... .

—Continuez, monsieur Montbars, dit froidement l'amiral ; je vous écoute avec toute l'attention que vous méritez !

—Avant de poursuivre, amiral, reprit le flibustier en tirant de son pourpoint un large pli de parchemin aux armes de France, veuillez prendre connaissance de ceci... .

—Inutile, monsieur ; je connais le contenu de ce titre... .

—Et quel est-il, baron, ce contenu ?

—Une décision de Sa Majesté Louis XIV, qui vous accorde une autorité absolue, sans bornes, durant tout le cours de l'expédition de Carthagène !

Cette réponse parut étonner Montbars, qui, après avoir réfléchi un moment, reprit :

—Eh bien ! amiral, c'est au nom de ce pouvoir émanant directement du roi que je vous ordonne, entendez-vous, de faire observer à l'armée la plus stricte discipline, de respecter la capitulation signée, de poursuivre avec une inexorable rigueur, ceux qui tenteraient de la violer. Le roi, en autorisant, mieux que cela même, en soutenant l'expédition de Carthagène, n'a pas voulu simplement s'emparer d'une ville et réaliser un beau butin ; la pen-

sée de Sa Majesté a été plus grande. Ce qu'elle désire, c'est attaquer au cœur la prospérité de l'Espagne, ouvrir à la France de vastes débouchés commerciaux, commencer la conquête des Indes. Détruire Carthagène et s'aliéner l'esprit de ses habitants, c'est donc aller contre la volonté du roi, nuire à ses futurs desseins ! Je, pense, à présent que vous voilà prévenu, que vous changerez totalement de conduite, et rachèterez par une sévérité et une surveillance de tous les instants, le moment de condamnable faiblesse dont vous vous êtes, tout à l'heure, rendu coupable.

—Ma réponse, monsieur Montbars, dit l'amiral toujours impassible, égalera, je l'espère, en franchise et en clarté, votre demande... Je refuse de la façon la plus catégorique et la plus péremptoire de reconnaître votre autorité !... .

—Prenez garde, baron ! ce n'est pas au flibustier Montbars que vous parlez, c'est à l'homme investi de pleins pouvoirs de Sa Majesté Louis XIV, et qui, par conséquent, représente pour vous le roi lui-même !

—Erreur, mon cher monsieur. Vous êtes toujours le flibustier. Veuillez prendre connaissance, à votre tour, de ce pli, car nous avons chacun le nôtre ; seulement le mien est postérieur au vôtre de plus d'une année, et par suite seul valable. Vous verrez que le roi, revenant sur sa décision première vous retire, pour les reporter sur moi, les pouvoirs qu'il vous avait données... Vous me voyez réellement au désespoir d'être obligé de porter une aussi cruelle atteinte à votre amour-propre : la faute en est à vous seul... Soyez persuadé que sans vos exigences, je me serais fait un plaisir de vous laisser dans l'agréable et flatteuse illusion de ce pouvoir sans bornes que vous vous figuriez posséder.

A ces paroles, prononcées par le baron avec un air de douceur et de regret qui les rendait plus cruellement ironiques encore, le visage du flibustier se couvrit d'une pâleur mortelle.

—Voyons ce pli, amiral, je vous prie, dit-il

—Vous ne me faites sans doute pas l'injure de me prendre pour un faussaire ? répondit l'amiral en souriant. Du reste, libre à vous de comparer l'écriture de mon brevet avec celle du vôtre... Peut-être bien remarquerez-vous une légère différence dans les deux signatures de Sa Majesté. Celle que porte mon pli est ferme, assurée, tout d'une pièce ; il n'y aurait rien d'étonnant à ce que les caractères du mot *Louis* placé au bas de votre brevet présentassent de l'indécision dans leurs formes, on prétend que la disposition d'esprit de celui qui écrit influe beaucoup sur sa main.

Montbars laissa passer ce sarcasme sans songer à le relever. A côté du coup qui venait de le frapper, comment aurait-il pu remarquer une piquette ?

—Ah ! les rois, les rois ! s'écria-t-il enfin avec un cri parti de l'âme, ils sont bien tous les mêmes... d'un accès facile aux courtisans qui flattent leur incommensurable vanité, d'une ingratitude cruelle envers les esprits supérieurs qui veulent la gloire du royaume. Pourquoi m'étonner de cette trahison insigne ? Je l'ai méritée. Les rois ne pardonnent jamais un bienfait reçu ; leur orgueil s'y oppose. En secourant Louis XIV dans sa détresse, j'ai agi comme un insensé ou comme un enfant ; il est juste que je porte la peine de mon inexpérience ou de ma folie.

—Monsieur Montbars, dit M. de Pointis en interrompant le flibustier, je comprends votre chagrin, mais je ne puis permettre que vous vous exprimiez en ma présence d'une si criminelle façon... Je vous avertis que si